

donc pas lu la brochure publiée par Mr. l'Abbé Provencher pendant les vacances ?

Ernest. — Quelle brochure ?

Edmond. — “ Les oiseaux insectivores ” ?

Ernest. — Non, en vérité, je ne l'ai pas lue, je ne la connais pas.

Edmond. — Oh ! oui, je comprends, le fusil, le gibier, et à part de cela, rien. Si jamais il y a de la chasse dans les fromages de Hollande, je présume que tu t'y foudras. Les besoins de tes semblables ne te préoccupent guères.

Ernest. — Pourquoi m'accuses-tu de la sorte ? Je ne partage pas, que je sache, cet égoïsme du rat de Lafontaine.

Edmond. — Si les sentiments d'humanité t'eussent tenu fort au cœur, tu te serais informé au moins des travaux qui se font en faveur de notre patrie, pour éclairer le peuple : tu aurais lu la brochure de l'Abbé Provencher, et tu n'aurais pas fait tant de ravage parmi les oiseaux.

Ernest. — Je ne dirai pas, comme le renard : *tuer canaille, sottte espèce. Est-ce un péché* ; mais je dirai toujours : comment ai-je péché ?

Edmond. — Puisque tu ne veux pas te constituer l'ennemi de la patrie, je compte que tu liras l'ouvrage dont je te parle.

Tu comprendras ensuite que tuer les oiseaux, c'est faire autant de mal que si l'on promenait le fer et la flamme....

Ernest. — Oui, je le lirai, c'est bien sûr ; car je suis curieux de voir comment une pareille proposition peut être vraie. Mais en attendant, puisque tu es si sage et si éclairé, explique-moi donc un peu ce mystère. —

Edmond. — Il n'y a pas là de mystère. C'est la chose la plus facile et la plus simple à comprendre. As-tu remarqué, toi aussi, J'en appelle à tes souvenirs nemrodians, — as-tu remarqué cette année, l'abondance des chenilles dans les bois ?

Ernest. — Oui ! J'ai bien remarqué cela. Je m'en souviens. J'en avais toujours quelque une sur moi, et j'en voyais pendre partout à des fils. C'étaient des chenilles sans poils ; je ne puis pas m'imaginer quelle espèce de bêtes c'était.

Edmond. — Je te dirai, en passant, que c'était la larve de la Clisiocampe des forêts ; j'aurai peut-être occasion de te parler de ce papillon plus tard. As-tu remarqué certains arbres qui en étaient littéralement couverts ?

Ernest. — Oui, j'en ai remarqué plusieurs : des senelliers, des bois-blancs &...

Edmond. — Si tu disais des tilleuls, au lieu de bois-blancs, ce serait peut-être mieux.

N'importe, Qu'est-il arrivé de ces arbres ravagés par les chenilles ?

Ernest. — Oh ! c'était affreux ; plus de feuilles, plus de fleurs, plus rien, excepté le tronc et les branches nues. — Cela faisait mon affaire pourtant ; car à peine un oiseau se posait-il sur.....

Edmond. — Il n'est plus question de chasse.

Ernest. — Les tourtes surtout..... je ne les manquais pas. —

Edmond. — Allons ! veux-tu bien taire. Suppose maintenant qu'il y a dans le pays des milliers et des milliers d'espèces de chenilles semblables à celles de la Clisiocampe, toutes aussi affamées et aussi dévastatrices que celles-ci.

Suppose que cette effroyable légion est à l'œuvre. Dans tous les bois, dans tous les vergers, dans tous les champs, dans tous les jardins. Elle travaille à toute heure, incessamment, la nuit et le jour ; elle dévore les plus hauts arbres et les plantes les plus délicates ; elle est à la racine, à la tige, à l'oreille, à la feuille, à la fleur ; elle est partout. En un mot, c'est une vraie plaie d'Égypte, quelque chose comme ces innombrables vers qui fourmillent parfois dans certaines maisons, sous les imprécations des sorciers, au dire du grand père. Te représentes-tu ces innombrables légions de chenilles en travail de destruction.

Ernest. — Oui..... c'est effrayant. —

Edmond. — Et que restera-t-il en automne ?

Ernest. — C'est bien clair qu'il ne restera rien.

Edmond. — Et tout le peuple qui n'a plus de moissons nulle part ? qui n'a plus de légumes, qui n'a plus de fruits ?

Ernest. — Et le peuple ?..... parbleu, c'est la famine. Mais je crois bien que tu rêves, Edmond. Tu ne me parles même plus des oiseaux.

Edmond. — Les oiseaux ! mais malheureux, je suppose qu'on les a tués. Les oiseaux. Pauvres bêtes, ils étaient nos sauveurs ! S'ils eussent été épargnés, nous verrions encore des moissons. Comprends-tu maintenant, Ernest, que les oiseaux mangent les insectes, détruisent les chenilles, leur font une guerre à mort, et nous conservent la vie, en nous conservant le pain !

Ernest. — Je te crois bien, puisque tu me le dis ; mais la chose n'est pas encore tout à fait claire pour moi. — Tiens, voilà la cloche qui sonne : tu vas me passer ta brochure et à la prochaine récréation, je te dirai ce que je comprends.

NÉCROLOGIE.

Le 11 Septembre dernier, la cruelle mort est venue frapper un ancien élève de cette maison, par un de ces coups d'autant plus douloureux qu'ils sont plus inattendus : Mr Cléophas Choquette, accompagné de deux amis, était à faire la chasse aux canards sur la rivière St. Charles, à Québec, lorsque leur frêle embarcation chavira à quelque distance du rivage. Malgré les efforts héroïques d'un de ses compagnons, qui faillit se noyer lui-même par suite de son dévouement, Mr Choquette, ayant perdu connaissance en tombant à l'eau, ne put être sauvé. Son corps fut repêché une heure après ; et le lendemain il fut transporté à la station du chemin de fer de Lévis, escorté des élèves de l'Université Laval, et de là emmené à Belœil, où les funérailles eurent lieu le 14, en présence d'une foule nombreuse, désireuse de témoigner sa profonde sympathie à la famille du défunt et en partie elle-même à une vive affliction.

C. Choquette naquit à Belœil le 30 Janvier 1850. Ses pieux parents apportèrent beaucoup de soin à son éducation domestique, et lui inculquèrent des sentiments de foi et de religion, qu'il conserva pleins de vie tout le temps de sa trop courte existence. A l'âge de 13 ans, il fut envoyé au Collège de Ste. Marie de Monnoir, qu'il quitta en 1869, pour venir à St Hyacinthe faire son cours de philosophie. En 1871, il alla à Québec suivre les cours de médecine donnés à l'Université Laval ; il ne lui fallait plus que sept mois d'étude pour être admis à la pratique. Il était assistant-chirurgien à l'hôpital de marine, lorsque la mort vint briser le bel avenir qui s'ouvrait devant lui.

Le regretté défunt était doué d'une intelligence vive, d'une mémoire heureuse, d'un esprit pénétrant ; l'étude était une passion chez lui. Grâce à ses talents brillants et à son ardeur pour le travail, il avait eu partout des succès éclatants. La régularité de sa conduite, son esprit de subordination, son application constante à l'étude, l'aménité de son caractère et sa grande politesse lui avaient attiré l'estime de ses professeurs et l'amitié de ses confrères ; il comptait autant d'amis que de compagnons d'étude. Aussi sa mort a-t-elle causé une profonde affliction, partout où il a vécu. Une place honorable l'attendait dans la société ; les belles qualités de son esprit et de son cœur, jointes